

Beyrouth, le Cénacle Libanais et l'unité politique

Antoine COURBAN*

Soixante-dix ans ont passé depuis que, le 18 novembre 1946, la première causerie fut donnée au Cénacle libanais, fondé par l'humaniste Michel Asmar (1914-1984). Cette première conférence publique, signe distinctif et marque déposée des très riches années du Cénacle, était assurée par le jeune député Kamal Joumlat et portait le titre de « Ma mission de député ». Le même Kamal Joumlat sera un des orateurs de la dernière conférence du genre donnée en 1974 sous le titre de « Méditerranée ». De l'espace étroit des frontières nationales à celui de la Mer Blanche, comme l'appellent les Arabes, ou de la *mare nostrum* de l'Empire Romain, la tribune du Cénacle Libanais fut, à n'en pas douter, un phare qui guide en sécurité le navire vers le chenal du port.

Le Beyrouth du Cénacle

Rien, en principe, ne prédestinait la capitale libanaise à posséder une telle tribune du dialogue, de la pensée et de la parole libres. Ce que la géographie a voulu comme simple cap rocheux, baigné par les vagues et

(*) Docteur en Médecine. Rédacteur en chef de *Travaux et Jours* depuis septembre 2016. Professeur à l'Université Saint Joseph de Beyrouth. Ancien Chef du Département de Médecine et Humanités (USJ). Membre du Centre Georges Canguilhem d'Histoire et Philosophie des Sciences (Paris).

l'écume au pied du Mont-Liban, l'histoire des hommes en a fait une avancée urbaine au milieu des flots, une ville-navire, une ville-paquebot réalisant, à l'instar de toute *ville-monde* en Méditerranée, le mariage parfait de la ville et de la mer.

Point de rencontre de toutes les cultures méditerranéennes, ville meurtrie et maudite, Beyrouth séduit comme une femme qu'on désire, alors que cette agglomération ne brille pas particulièrement par son caractère monumental ni par un urbanisme d'un esthétisme particulier. Du milieu des flots, son espace ouvert attire et nargue tous ceux qui préfèrent l'uniformité et que la diversité déroutent. La brise marine qui la caresse en permanence, confère sans doute à Beyrouth la fraîcheur brouillonne de cet air de liberté insouciant et rebelle qui intrigue ceux qui privilégient l'homogénéité des territoires identitaires.

Cette ville-navire est aussi la ville-mère, celle dont Nonnos de Pannopolis¹ disait : « [elle] *protège du rempart de ses lois toutes les cités du monde* » afin d'en éloigner la discorde qui défait les États. L'empereur Guillaume II de Prusse la surnommait « *la perle de la couronne ottomane* ». Du Liban, dont elle est la capitale, Camille Aboussouan disait qu'il s'agit du « dernier lampion de Byzance ». Mais Beyrouth, c'est aussi la ville ouverte par excellence, la métropole du vivre-ensemble : un phare de l'arabité levantine au milieu de la mer, une épiphanie de toutes les civilisations et des spiritualités de la Méditerranée. À Beyrouth, le génie immortel de la ville a permis de faire entendre, grâce au « Cénacle de Michel Asmar » comme l'appelait Georges Naccache, les voix les plus prestigieuses d'une pensée libre mais rigoureuse, de l'humanisme le plus ouvert et le plus authentiquement articulé, sans sectarisme mais sans frilosité non plus. Tel se révélait la vie culturelle du Cénacle durant ces longues années de ce qui fut le Liban des « trente glorieuses », comme on aime à qualifier la période allant de la fin de la deuxième guerre mondiale en 1945 jusqu'au début des guerres multiples du Liban en 1975.

Avec le recul de 70 années, comment pourrait-on présenter à la jeunesse libanaise et à un public moderne, ce que fut cette institution et ce qu'elle a réalisé. Comment garder suffisamment de distance, par

¹ Nonnos de Pannopolis est un poète byzantin du Ve siècle auteur d'une œuvre monumentale : « Géographies Dyoniaques » et d'une « Paraphrase de l'Évangile de Jean »

rapport à l'événement premier, sans tomber dans la simple apologie nostalgique et sans sacrifier l'exigence de l'esprit critique qui est au cœur de toute réflexion universitaire.

Le Cénacle Libanais a fleuri bien avant la révolution informatique, la télévision par satellites et l'Internet. Les idées, pour se répandre, n'avaient d'autre véhicule que l'écrit imprimé, la radiodiffusion et le bouche à bouche. Les premières émissions télévisées viendront compléter le tableau au début de la décennie 1960. « Les Années Cénacle » font partie intégrante de la période la plus prospère du Liban et de Beyrouth que les Ottomans avaient érigée au rang de capitale régionale au XIX^e siècle, en vue de moderniser leur empire dans le cadre de leurs grandes réformes et de leur résistance face à la politique d'hégémonie des grandes puissances de ce temps.

Curieux destin que celui de cette ville levantine que rien, ou presque, ne prédisposait à être la métropole qu'elle est devenue ainsi que cet ultime foyer du vivre-ensemble cosmopolite en Méditerranée. Simple bourgade côtière, peuplée de moins de 10.000 habitants en 1800, Beyrouth en comptera 150.000 environ en 1900. Cité brillante dans l'antiquité, oubliée par l'histoire depuis le tsunami de 553 qui décima la population de la côte libanaise, Beyrouth somnolera dans une modeste torpeur jusqu'au XIX^e siècle, avant d'entamer son aventure fulgurante de métropole nouvelle et de foyer de prédilection du cosmopolitisme, caractère qu'elle tente de protéger, à ce jour, avec l'énergie du désespoir. Après les campagnes de Mehmet Ali et Ibrahim Pacha au XIX^e siècle, Beyrouth émergera petit à petit de son sommeil. Le gouvernement Ottoman la dotera d'infrastructures modernes, permettant d'attirer le commerce maritime international ainsi que les échanges entre l'Orient et l'Occident. Les missions étrangères y créeront des écoles multiples de grande qualité ainsi que deux universités prestigieuses, l'AUB puis l'USJ. En 1888, elle sera élevée au rang de capitale d'une nouvelle province ottomane de premier ordre, le Vilayet de Beyrouth dont l'étendue, d'une superficie de 30.500 km², allait de Lattaquié en Syrie jusqu'à Saint-Jean d'Acre (Akka) en Palestine, recouvrant ainsi les territoires des cités phéniciennes antiques. Devenue capitale du Liban moderne à partir de 1920, Beyrouth poursuivra sa croissance exceptionnelle et confortera sa place de « hub » ou de plaque tournante

en Méditerranée Orientale et au Proche Orient, un peu à l'image de ce que la ville de Dubaï, bourgade perdue au milieu des sables de la Côte des Pirates jusqu'en 1970, deviendra petit à petit.

C'est ce Beyrouth-là qui fut le cadre du Cénacle de Michel Asmar. Les années-cénacle sont celles de la vie trépidante de Beyrouth, entraînée dans un maelström d'activités de toutes sortes que lui enviait le monde entier. Plate-forme aéroportuaire, place financière internationale, hub des échanges entre la Méditerranée et l'hinterland, haut-lieu de l'éducation et de la formation scientifique, pivot des échanges, place centrale de la diplomatie arabe, la liste est interminable pour dire Beyrouth et le Liban des trente glorieuses. Mais il y avait aussi la bouillonnante vie culturelle. Le Liban et ses festivals, était devenu un passage incontournable des manifestations culturelles de haut niveau international. Nous nous suffirons de citer le festival de Baalbek entre 1957 et 1974. La capitale libanaise, à la veille de la guerre civile, était devenue un épitomé de la modernité et de la culture universelle.

On ne saurait mieux résumer ce climat d'échanges intellectuels et culturels qu'en citant Kamal Joumblat qui disait : « Par sa situation sur la mer Méditerranée, le Liban doit capter, en premier lieu et en avance sur les autres, les ondes de la vie méditerranéenne, européenne et universelle pour les retransmettre, dépouillées de leur gangue éphémère et accidentelle, aux nations de l'Intérieur²... ».

Le Cénacle Libanais ou l'agora de Beyrouth

Le lecteur moderne sera surpris d'apprendre que le Cénacle Libanais, « le plus connu et le plus prestigieux des clubs culturels du Liban³ » où abondent pourtant les cercles et les fondations de ce genre, s'est distingué durant son existence par son absence de statut. « Le Cénacle libanais n'a jamais eu d'existence légale durant sa trentaine d'années d'activité continue, sachant que cette longévité le distingue également de ses équivalents. Et pourtant, en 1953 le Ministère de l'Éducation nationale décide de le faire bénéficier d'une subvention annuelle inconditionnelle

(2) *Conférences du Cénacle 1949*, numéro 5-6.

(3) EDDÉ, Carla (2012), « Al nadwa al lubnaniyya aw thaqfat al mithaq al watani », in *Zaman al nadwa*, Dar An Nahar, p. 181.

qui passe de 2.000 livres libanaises à 10.000 livres libanaises à partir de 1954. Il se démarque aussi par la taille et la diversité de son audience régulière et de ses réseaux de soutien, lesquels regroupent des personnes aux appartenances socio-économiques, communautaires et partisanes plurielles⁴ ».

Depuis la première causerie en 1946 jusqu'à la dernière en 1974, la conférence publique suivie de publication, deviendra la liturgie caractéristique des réunions hebdomadaires du Cénacle entre octobre et juin. Michel Asmar dépensera un travail colossal afin d'assurer, en moyenne, 25 conférences annuelles. Ces manifestations constitueront, à chaque fois, un événement-culte de la société libanaise, un événement dans la cité pourrait-on dire, et non une quelconque manifestation mondaine diaphane et éphémère. Aujourd'hui on parlera d'un événement majeur de la société civile. L'auditoire du Cénacle finira par constituer, métaphore oblige, une sorte de condensé *de facto* de l'État libanais lui-même ; voire une instance symbolique de l'État auprès de laquelle quiconque souhaitait participer à la recherche du bien commun dans la vie publique, « se devait de présenter ses lettres de créance⁵ » comme le dit Ghassan Tuéni. Nul n'aurait pu bénéficier d'une reconnaissance publique si les portes du Cénacle lui étaient demeurées fermées. Tout conférencier ne montait pas à la prestigieuse « tribune du Cénacle en héros conquérant, et n'en redescendait pas en leader incontesté de son auditoire⁶ ». Nul opportuniste carriériste ne pouvait espérer satisfaire ses ambitions en fréquentant le public « cénacien », qui était parvenu à constituer, au fil des ans, une élite de pensée et non une élite de pouvoir. Le Cénacle n'était pas une des instances de l'État ou du régime du moment. Bien au contraire, ce sont les commis de l'État ainsi que les hommes du régime qui, bien souvent, venaient porter à cette tribune « leurs préoccupations et discuter les crises du moment. De même que des hommes de l'opposition ont également porté devant le Cénacle, leurs ambitions, leurs rêves mais aussi leurs propres crises ». C'est ainsi que la démocratie libanaise gagna en maturité et en qualité. Il faut reconnaître

(4) EDDÉ, Carla, *loc. Cit.*

(5) TUÉNI, Ghassan (1997), *'Ahd al nadwa al lubnaniya / Les années Cénacle*, Dar An Nahar, Beyrouth, pp. 17-18.

(6) TUÉNI, Ghassan, *op. cit.*

à Michel Asmar sa capacité du travail « en réseau » bien avant l'ère informatique et ses réseaux de l'information.

Le Comité du Cénacle avait un caractère élitaire confirmé : « pour en être membre, il faut être Libanais, être conscient de la mission du Cénacle et s'être distingué par sa personnalité et sa culture dans l'un des domaines de l'activité publique⁷ ». Ses membres sont désignés à vie. Selon une décision de 1957, leur nombre ne peut dépasser 90 ou tomber en-dessous de 40. Être coopté au Comité du Cénacle était considéré comme un honneur prestigieux voire une faveur, par les personnalités pressenties. En 1971, le cercle s'élargit par un réseau complémentaire, celui des Amis du Cénacle qui comprendra des politiques, des religieux, des universitaires, des journalistes etc. Pour Carla Eddé, un tel signe de notoriété pose une double question : celle de la sincérité de l'enthousiasme des personnalités pressenties à rejoindre le Comité du Cénacle, « [de même] que celle de l'autonomie de décision de Michel Asmar⁸ ». Elle observe que « rarement un cercle culturel libanais n'a compté parmi ses protecteurs autant de figures [...] connues et reconnues dans la société locale [...]. Le Comité du Cénacle libanais – et, partant, celui-ci – est très clairement une affaire d'élites⁹ ».

Et pourtant, ce public de l'élite libanaise n'a pas vraiment constitué un milieu replié sur lui-même, tel une caste hautaine et méprisante, isolée des réalités qui l'entourent. Le Cénacle ne se distinguait nullement par son positionnement neutre ou tiède, sorte d'insignifiant et d'insipide nichaud-ni-froid, bien au contraire. On se doit de reconnaître aux hommes du Cénacle d'avoir su dépasser le cadre socio-culturel étroit de leur propre milieu et d'avoir résolument pris le parti de l'ouverture la plus courageuse tant dans les sujets choisis, les conférenciers pressentis, les thèmes traités que les débats initiés. Parcourant le contenu des publications, on demeure frappé par la transparence et la pugnacité courtoise de nombreuses conférences et de plus d'un débat. Espace de dialogue, oui. Espace de confrontation, certainement pas. Le débat, dans ce Beyrouth du Cénacle, n'était pas synonyme de pugilat comme c'est le cas, aujourd'hui, dans le cadre des talk-shows télévisuels. Nul

(7) EDDÉ, Carla (2012), « Al nadwa al lubnaniyya aw thaqfat al mithaq al watani », in *Zaman al nadwa*, Dar An Nahar, p. 185.

(8) EDDÉ, Carla, *loc. cit.*

(9) EDDÉ, Carla, *op. cit.*, p. 187.

interlocuteur n'était supposé mettre son adversaire à terre. Le chercheur, l'archéologue des archives du Cénacle finit par se demander si ce qu'il lit, mesuré à l'aune des shows médiatiques actuels, appartient au rêve ou à l'authentique réalité libanaise de jadis. Sa propre réponse risque de le surprendre.

Que fut donc ce haut-lieu du dialogue, cette « chambre haute » de la vie publique libanaise à une époque où la révolution informatique n'aurait pu être imaginée ? Ce n'était certes pas un talk-show contemporain. Ce n'était pas non plus un blog public. Était-ce un *think-tank* comme il en existe partout de nos jours ? Aurait-il constitué une « Université Pour Tous » avant que ce terme ne soit concrétisé en 1998 par l'USJ ? Le Cénacle fut tout cela à la fois et ne le fut pas. Ce fut une université dans l'espace public qui tenait ses assises régulièrement, de juin à octobre, selon une liturgie qui finit par s'imposer et lui conférer sa marque distinctive, la conférence publique. Ce fut également un *think-tank* au sens contemporain grâce à ses débats et ses publications qui réussirent l'exploit de donner le ton de la vie publique, de l'édification de l'État, de la compréhension de l'identité nationale et de l'allégeance citoyenne. Ce fut, surtout, une sorte d'instance morale de régulation au sein de l'espace public qui venait compléter la régulation que joue « le » politique dans la vie nationale. Bref, le Cénacle Libanais a fini par constituer le lieu où se forge une certaine « norme », où se trace une certaine « limite », où s'élabore un certain mode de sociabilité, où se répercute l'écho de l'opinion publique. On pourrait dire, pour résumer, que ce fut une œuvre citoyenne par excellence, une agora de Beyrouth au sens que ce terme pouvait prendre dans les cités antiques.

Par-delà les affiliations communautaires et sociales diverses, ces hommes avaient en commun leur ouverture sincère au dialogue, plus particulièrement le dialogue inter-religieux. En dépit des contradictions et de la pluralité de certains choix idéologiques ou politiques, le Cénacle est demeuré ferme sur son caractère fédérateur de la pluralité libanaise, cette dernière s'exprimant surtout en termes d'appartenance confessionnelle. C'est durant ces années qu'aurait probablement germé l'idée de plus d'une expérience institutionnelle ou associative du vivre-ensemble libanais de la période d'après-guerre comme le « Comité national du dialogue islamo-chrétien » créé en 1993.

Le Cénacle et le paradoxe de l'unité politique libanaise

Le Cénacle avait fini par bénéficier d'une telle reconnaissance qu'il en était devenu incontournable. Sa notoriété avait largement dépassé les frontières du Liban, ce qui a facilité l'organisation de conférences prestigieuses où prirent la parole des figures internationales éminentes comme le président Leopold Sédar Senghor, l'historien Arnold Toynbee, Habib Bourguiba, l'Abbé Pierre, Amina Al Saïd, et bien d'autres. Tout ceci fait partie de l'imagerie des cartes postales.

Dans un article intitulé « La parole brisée¹⁰ », Joseph Maïla observe que la plupart des conférenciers du Cénacle qui ont donné des causeries brillantes et qui, du haut de sa tribune, ont rendu un témoignage vibrant en faveur du Pacte National de coexistence intercommunautaire, étaient des hommes politiques de grande envergure. Et pourtant, ces mêmes hommes seront à partir de 1975 de grands seigneurs de l'impitoyable guerre interne « pour les autres » qui ravagea le Liban. L'angoissante question que pose l'interrogation de Maïla est donc celle des fondements de l'unité politique et, partant, de la consolidation de la paix civile. En dépit des bonnes volontés de toute sorte, quelque chose n'a pas marché, la parole du Cénacle a été brisée, désintégrée. Le Cénacle n'a pas su, ou n'a pas pu, prévenir l'amoncellement des nuages noirs qui, pourtant, étaient décelables dès les années cinquante. Ghassan Tuéni rend cependant hommage au Cénacle d'avoir servi de laboratoire de sauvetage ou de réparation de la démocratie libanaise qui se serait effondrée, selon lui, lors des élections législatives du 25 mai 1947. Les raisons de l'échec de l'œuvre de Michel Asmar sont sans doute à chercher dans la vie politique, notamment durant la période *chéhabiste*¹¹ (1958-1970) où le l'État central mena une politique dirigiste de restructuration des institutions. Le Cénacle fut-il instrumentalisé, à son corps défendant, par le régime ? Toujours est-il que, suite à la victoire des antichéhabistes aux élections législatives de 1968, les financements publics

(10) MAÏLA, Joseph, « Al nadwa al lubnaniyya. Al kalima al maksoura », in *Ahd al nadwa al lubnaniya / Les années Cénacle, op. cit.*, pp. 555-559.

(11) Par rapport à Fouad Chéhab, élu Président de la République suite à la première guerre civile de 1958 et dont le successeur Charles Héluou poursuivra la politique après 1964.

s'amenuisèrent jusqu'à disparaître. Le sort du Cénacle était scellé, Michel Asmar le savait.

D'autres observateurs pointent le contenu des conférences. Ils estiment que le Cénacle demeura intellectuellement prisonnier d'une certaine idéologie, celle du Pacte National de 1943, compris et vécu de manière normative et jacobine alors que sa philosophie est, avant tout, celle du compromis authentique toujours renouvelé et non celle d'un consensus s'apparentant plutôt à la compromission, comme aime à la répéter Antoine Messarra. Le Liban, en principe unitaire, souffrirait d'une infirmité constitutive qui lui confère ce caractère d'État inachevé. Centralisé à la française, l'État libanais se distingue de son modèle jacobin. Cette distinction résiderait dans cette constante culturelle qu'est la permanence du compromis, lui-même reflet de l'ordre social et public que les groupes confessionnels ont su établir entre eux, du moins dans la Montagne. Le compromis permanent, comme expression d'un équilibre toujours précaire mais toujours rétabli, englobe tous les domaines à tel point que le concept même de « principe », comme fondement premier et invariant, peut prendre un caractère relatif.

Les conférences du Cénacle se distinguent par leur préoccupation permanente du maintien du Pacte National de 1943 de coexistence intercommunautaire, perçu comme horizon unique, voire comme une fin en soi et non comme un moyen permettant de faire évoluer le contrat social vers un plus grand épanouissement de la personne humaine. Cette problématique est parfaitement illustrée par la figure de Michel Chiha, auteur de la Constitution libanaise, un des pivots du Cénacle. Humaniste, homme de la voie moyenne, Chiha se méfiait, à la fois, du radicalisme identitaire nationaliste ainsi que d'un excès de chauvinisme individuel. Parlant de lui, Jean Salem écrit : « Se réclamant d'un humanisme vraiment intégral, la politique de Chiha se présente essentiellement comme une quête de la *reconnaissance* des moyens susceptibles de supprimer les aliénations de toutes sortes qui pèsent sur l'homme en tant que membre de la société civile, et de lui rendre les chances d'un authentique épanouissement¹² ». Les regroupements entre peuples ne peuvent être uniquement déterminés par la proximité géographique ;

(12) SALEM, Jean (1970), in *Introduction à la pensée politique de Michel Chiha*, Librairie Samir, Beyrouth, quatrième de couverture.

encore moins prendre un appui exclusif dans une communauté linguistique ou ethnique. L'unité politique ne saurait se suffire de tels fondements. Chiha estime que de tels facteurs sont incapables, à eux seuls, de servir d'assise à l'ordre national. Il estime que les seuls facteurs d'identité de groupe, quel que soit sa nature, peuvent servir de cristallisations aux nationalismes les plus dangereux. Ils ne peuvent donc pas faire déboucher la société humaine à la réconciliation et à l'unité.

On le voit, la grande question du fondement de l'unité politique n'a pas reçu de réponse claire : Est-ce l'Identité ? Est-ce la Loi ? Est-ce le Territoire ? Plus d'un conférencier du Cénacle a traité cette problématique par le biais de la seule identité pérenne du groupe et de ses rapports avec une certaine mystique du sol. C'est pourquoi l'impression demeure que le Liban du Cénacle se composait plutôt de « libanimes » multiples. Georges Naccache écrit : « Ce que le Libanais réalise en tant qu'individu, il passe son temps à le démolir lorsqu'il adhère à la nation¹³ ».

Dans son essai « Beyrouth, capitale contre le Mont-Liban », Ezzedine Mohamad se demande si « l'essor de Beyrouth à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, qui coïncide avec l'affaiblissement de l'Empire ottoman, permet-il la naissance du Grand-Liban en 1920¹⁴ ? ». La modernité de Beyrouth ne fut rendue possible que par son détachement progressif du destin du vieil empire ottoman et sa participation à l'essor de la dynamique économique et culturelle du monde occidental. La ville de Beyrouth des Années-Cénacle cachait-elle le reste du Liban réel ou, au contraire, le révélait-elle ? Le conférencier, du haut de la tribune du Cénacle, s'adressait à et pour le Tout-Beyrouth. Mais le Tout-Beyrouth était-il tout le Liban, ou simplement une frange élitaire de sa population plus en symbiose avec un Tout-Paris, un Tout-Londres, qu'avec des localités libanaises périphériques ?

(13) NACCACHE, Georges, « Un temps à gagner ou le procès de l'intelligence libanaise », conférence du 12/06/1950, in *Zaman al Nadwa al lubnaniyya*, *op. cit.*, pp.201-211.

(14) MOHAMAD, E. (2013), *Beyrouth capitale contre le Mont-Liban ?*, Éd. Livres, Paris, p. 7.

Conclusion : une certaine libanité

Pourquoi les « années-Cénacle » prirent-elles fin? Le Liban aurait-il quitté une ère des lumières pour entrer dans une période de ténèbres qui l'a mené à la catastrophe de 1975 dont il subit les conséquences à ce jour? Posant la question, Ghassan Tuéni hésite sur la réponse à donner car il reconnaît l'éminente grandeur de l'entreprise de Michel Asmar. Il hésite à se prononcer sur les causes qui ont fait qu'un tel espace de dialogue n'ait pas été en mesure de protéger suffisamment la démocratie et le vivre-ensemble libanais. Le Cénacle ne manquait pas d'hommes et de femmes parfaitement conscients des dangers que le contexte régional faisait courir au Liban et à sa démocratie, observe Joseph Maïla qui s'interroge : « Qu'est ce qui a manqué afin que les responsables politiques ainsi que les intellectuels puissent remplir leur rôle face aux périls¹⁵ ». Ce n'est ni le manque de courage ni l'absence de volonté de conviction et encore moins la sincérité de l'engagement dans la recherche du bien commun. Ce qui aurait manqué, aux yeux de Maïla, ce serait la vigilance suffisante à exercer en vue de protéger le Pacte national dont on pouvait observer les premières fissurations dès les années 1950. Pourquoi une telle négligence ? Sans doute, avons-nous compris le Pacte national non comme un contrat de confiance mutuelle qui pourrait nécessiter des concessions nécessaires mais comme un traité d'entente entre belligérants assurant aux différentes parties des acquis que nul ne serait disposé à aliéner. Le compromis, dès lors, devient compromission aliénant l'essentiel, c'est-à-dire la souveraineté selon Antoine Messarra.

C'est ainsi, ajoute Maïla, que nous avons permis à la peur « de s'infiltrer insidieusement dans l'esprit et les cœurs de ceux qui, justement, dissertaient sur l'entente et la concorde. Et quand nous avons permis à la peur de s'exprimer par la violence, nous avons tué toute parole et toute espérance¹⁶ ».

Est-ce à dire que l'échec est total ? Sur le plan politique libanais, le Cénacle n'a pas été en mesure de prévenir le démantèlement de l'État et la ruine de Beyrouth, de sa ville. Mais cela ne signifie pas que l'échec est

(15) MAÏLA, Joseph, « Al kalima al maksoura », in *'Ahd al nadwa al lubnaniya / Les années Cénacle, op. cit.*, p. 559.

(16) MAÏLA, Joseph, *loc. cit.*

total. Sur le plan socio-culturel, le Cénacle a participé, grâce à son brassage des élites et à son audience hors des frontières du Liban, à l'émergence d'une certaine libanité. Cette dernière, comme identité-essence homogène, n'existe sans doute pas, ou du moins n'est pas vécue, de manière univoque chez tous les groupes confessionnels. Les vieilles *assabiya* et leur esprit de corps sont loin d'avoir été dilués dans le creuset libanais et ne peuvent se volatiliser d'un coup. Nul ne peut cependant nier qu'il existe un certain mode d'urbanité que Beyrouth a su forger au fil des décennies, avec ses usages et ses codes particuliers, et qui sert de substitut acceptable à une certaine libanité, toujours remise en question par les esprits tatillons, férus de définitions géométriques.

Tout un mode de vie, toute une manière d'être, ont fini par conférer un certain profil reconnaissable à l'homme libanais. C'est ce paramètre dont il y a lieu de tenir compte pour dire le contenu de cette libanité. Et c'est sans doute pour cela que cette identité-urbanité transcende les frontières de la république libanaise. Alors que la ville de Beyrouth se laissait détruire par la violence, l'urbanité de son modèle s'exportait dans tout l'Orient. Comme jadis le modèle universel français forgé par Paris et sa culture, Beyrouth a su fabriquer un modèle de libanité qu'on retrouve à l'œuvre dans plus d'une ville du Proche et du Moyen Orient. C'est vers Beyrouth que toutes les classes bourgeoises ou embourgeoisées de l'Orient ont le regard tourné. C'est à Beyrouth qu'on vient chercher le modèle dans plus d'un domaine, surtout culturel. Même si, aujourd'hui en 2017, Beyrouth n'est plus le haut-lieu qu'elle fut jusqu'en 1975 puis de 1991 à 2006-2008, il n'en demeure pas moins que les traits de cette libanité se retrouvent dans plus d'un pays du Levant et du Moyen Orient. Jusqu'à une date récente, toute avancée culturelle dans cette aire géographique, tout progrès, toute modernité conférait à son auteur une part de cette libanité, de l'identité de Beyrouth. En dépit de son caractère parfois brouillon, le modèle opère inmanquablement par son charme. Son pouvoir d'attraction finit par s'appropriier plus d'un imaginaire individuel de citoyens non-libanais, voire à intégrer cet autre à ses propres codes. Les libanais ne saisissent pas suffisamment cette force d'assimilation de l'urbanité beyrouthine, qui continue à opérer hors des frontières.

Avoir pu forger un tel paradigme est un authentique exploit de la part du Liban et du génie de sa capitale Beyrouth. Le Cénacle de Michel Asmar y a participé à une place éminente. Qu'il en soit remercié.